

Défis et conditions de l'accompagnement de la sortie de la rue

Annamaria Colombo

Accompagnement des jeunes en difficulté Numéro 70, Automne 2013

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN 1204-3206 (imprimé)
1703-9665 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Annamaria Colombo "Défis et conditions de l'accompagnement de la sortie de la rue." *Lien social et Politiques* 70 (2013): 171-187.

Résumé de l'article

Comment comprendre que des programmes d'intervention aident certains jeunes à sortir de la marginalité, mais qu'ils ne représentent pas une aide significative pour d'autres ? Comment expliquer que certains jeunes soient demandeurs d'une aide, alors que d'autres, apparemment dans la même situation, semblent fuir toute relation d'aide ? À partir d'une recherche menée auprès de jeunes sortis de la rue, l'article montre que l'accompagnement de la sortie de la rue ne peut faire l'impasse sur le sens que les jeunes accordent à la relation d'aide, en fonction des attentes de reconnaissance qu'ils ont. Il propose de lire les enjeux qui se jouent aussi bien dans la demande que dans la non-demande d'aide sous leurs différentes formes, à la lumière des trajectoires spécifiques des jeunes.

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Défis et conditions de l'accompagnement de la sortie de la rue

ANNAMARIA COLOMBO

Professeure

Haute École spécialisée de Suisse
occidentale (HES-SO)

Haute École fribourgeoise de travail
social

Lorsqu'elle était dans la rue à Montréal, Valentine¹, 22 ans, qui en est sortie depuis trois ans, a participé à plusieurs projets destinés aux jeunes de la rue, qui lui ont fait prendre conscience de ses compétences artistiques à partir de son expérience et de construire un projet de formation dans ce domaine lui permettant de sortir de la marginalité. André, 34 ans, sorti de la rue depuis deux ans, explique au contraire que ce type de projet avait le désavantage de le maintenir trop proche de la marginalité, rendant plus difficiles ses efforts de sortie de la rue et de la toxicomanie. Il attendait des professionnels du social qu'ils l'aident à s'éloigner de ce milieu, afin de pouvoir consolider une position de travailleur et d'acquérir un logement stable pour pouvoir obtenir à nouveau la garde de ses enfants. Comment comprendre que des programmes d'intervention aident certains jeunes à sortir de la marginalité, mais qu'ils ne représentent pas une aide significative pour d'autres? Comment expliquer que certains jeunes soient demandeurs d'une aide, alors que d'autres, apparemment dans la même situation, semblent fuir toute relation d'aide?

À partir d'une recherche menée auprès de jeunes sortis de la rue, le présent article montre que l'accompagnement de ce processus ne peut faire l'impasse sur le sens que les jeunes accordent à la relation d'aide, en fonction des attentes de reconnaissance qu'ils ont. Il propose de lire les enjeux qui se jouent aussi bien dans la demande que dans la non-demande d'aide sous leurs différentes formes, à partir du point de vue de jeunes sortis de la rue, afin d'en dégager des pistes pour construire des pratiques d'accompagnement des jeunes en processus de sortie de la rue. Cette analyse s'appuie sur une partie des données issues d'une recherche doctorale qualitative menée à Montréal et visant à comprendre le rôle

1. Les prénoms sont fictifs, afin de préserver l'anonymat des répondants.

joué par la reconnaissance dans leur processus de sortie de la rue². Afin de saisir le sens de la vie de rue au-delà d'une lecture strictement épidémiologique des comportements de ces jeunes, cette recherche s'est intéressée aux enjeux identitaires qui se jouent dans la rue et durant la sortie (voir notamment Parazelli, 2002 ; Lussier *et al.*, 2002), avec une attention particulière portée aux dynamiques de reconnaissance qui le structurent, à partir de la théorie de la reconnaissance de Honneth (2000). Vingt-quatre entretiens individuels semi-dirigés d'une durée de deux à trois heures ont été menés auprès de personnes sorties de la rue depuis au moins deux ans³. L'analyse de ces données a permis de déterminer les contextes relationnels⁴ significatifs pour ces jeunes, de dégager les dynamiques de reconnaissance qui les caractérisent, puis de comprendre l'influence de ces contextes relationnels sur le processus de sortie de la rue. Dans un deuxième temps, les résultats de ces analyses ont été validés avec les répondants réunis en deux focus-groupes. Cette démarche a permis non seulement la validation des interprétations par les répondants eux-mêmes, mais également la possibilité pour ces derniers d'avoir une prise sur le processus de production des connaissances à laquelle ils ont largement contribué.

Bien que la recherche ait porté sur différents contextes relationnels significatifs pour les jeunes (relations avec la famille, avec leurs pairs, avec le monde de l'emploi, etc.), cet article s'intéresse uniquement au sens qu'ils attribuent à la relation d'aide⁵. La première section propose une compréhension du processus d'appropriation de la rue et de sa sortie en tant que processus de (re)positionnement identitaire, afin de situer le rôle que peut jouer l'intervention sociale dans ce contexte. La deuxième section analyse les défis qui se posent pour l'intervention, selon les rapports différents que les jeunes entretiennent avec les intervenants. Enfin, la troisième section dégage, à partir des trajectoires des

-
2. Nous remercions le Conseil de la recherche en sciences humaines du Canada pour son soutien.
 3. L'échantillon est constitué de quatorze femmes et dix hommes, pour la plupart originaires du Québec, issus de milieux socioéconomiques divers allant de situations « très aisées » à « pas du tout aisées » (Roy *et al.*, 2005). Ils avaient vécu entre un et quinze ans dans la rue et estimaient en être sortis depuis une période allant de deux à treize ans. La plupart des répondants avaient au moment de l'entrevue un emploi stable (intervenant social, gérant de bar, entrepreneur, ébéniste, horticulteur, restauration alternative, téléphoniste, etc.), poursuivaient des études ou prévoyaient y retourner, ou étudiaient tout en travaillant. Les autres se trouvaient dans une situation professionnelle plus précaire ou étaient en arrêt de travail pour des raisons de santé. Certains avaient fondé une famille, alors que d'autres étaient célibataires.
 4. Par contextes relationnels, nous entendons les contextes concrets d'interaction qui sont investis et désinvestis par l'individu au cours de sa trajectoire. Ces contextes renvoient à des interactions spécifiques entre un individu et un acteur ou un groupe d'acteurs significatifs à ses yeux à un moment donné.
 5. Si l'accent est mis sur la relation d'aide professionnelle, des exemples de relation d'aide informelle sont également mentionnés dans l'article. En effet, il nous a semblé que l'analyse du sens que les jeunes attribuent à ces relations informelles pouvait contribuer à la réflexion sur l'accompagnement professionnel.

jeunes rencontrés, les conditions qui semblent favoriser leur investissement d'une relation d'aide.

QUEL SENS PREND L'INTERVENTION AUPRÈS DES JEUNES DE LA RUE ?

Les jeunes rencontrés dans le cadre de cette recherche se sont approprié la rue dans le but d'y trouver une reconnaissance plus satisfaisante que celle qu'ils vivaient dans leur famille d'origine, en famille d'accueil ou dans une institution où ils étaient placés. Leurs trajectoires rendent compte de relations avec les adultes, leurs parents en premier lieu, qui ne sont pas dépourvues de toute transmission normative, mais qui étaient marquées par l'abandon, l'incohérence, la négation ou le contrôle. Les repères normatifs transmis dans de tels contextes relationnels leur ont difficilement permis de construire un rapport à eux et aux autres satisfaisant. En effet, comme le soulignait déjà Hegel (1969) au début du XIX^e siècle, pour qu'un individu puisse s'assurer d'une certaine cohérence de la représentation qu'il se fait de sa position identitaire, il a besoin d'en chercher régulièrement la confirmation. Cette confirmation, il ne peut la trouver qu'à travers autrui. La reconnaissance d'autrui permet à l'individu de se reconnaître à la fois comme être singulier et comme sujet au même titre que les autres. Dans le sillage d'Hegel, les travaux d'Honneth mettent en évidence les enjeux de la reconnaissance au niveau de la formation de l'identité individuelle de l'être humain ainsi que la façon dont les formes de non-reconnaissance (le mépris) portent atteinte à la réalisation personnelle.

Dans nos sociétés caractérisées par une forte individualisation du lien social, l'individu ne disposant plus de repères stables lui permettant d'attribuer un sens à son existence manque de « preuves de l'existence de soi » (Badal, 2003 : 766). Dans ce contexte, la construction identitaire passe par la reconnaissance, non pas d'abord de la valeur ou des qualités de l'individu, mais de ce qu'il est, la reconnaissance qu'il existe. Or, les relations parentales vécues par les jeunes rencontrés rendent cette entreprise encore plus difficile, car elles leur permettent difficilement de donner un sens (positif) à leur existence.

L'appropriation de lieux urbains par les jeunes rencontrés dans notre enquête, le développement de différentes pratiques telles que la toxicomanie, la prostitution, la vente de drogues, la mendicité ou, pour certains, des activités à caractère criminel, ainsi que leur identification à des styles culturels variés (*punk*, *peace and love*, *hip hop* ou encore associé au milieu gai de luxe), peuvent être compris comme des tentatives, paradoxales, de s'approprier une place sociale à partir d'un positionnement à la fois spatial et social dans la marge, en d'autres termes de « compléter leur socialisation par la marge » (Parazelli, 2002). Comme le mépris est la seule forme de reconnaissance qu'ils ont connue, ils sont tentés de reproduire dans la rue des relations à eux-mêmes et aux autres qui

comportent une importante part destructive. C'est ce qu'expriment ces propos d'un jeune rencontré, dont l'expérience de rue a été marquée notamment par une importante consommation de drogues par injection : «Le fait d'essayer de m'en sortir, c'était perdu d'avance pour moi, là. J'étais convaincu que de toute façon, je vais crever dans une ruelle, je suis dû pour ça, ça fait des années que j'avais ça dans la tête, c'était mon destin.» (Frédéric, 28 ans, sorti depuis quatre ans.) Or, s'il est indéniable que la vie de rue comporte un aspect de souffrance important, les résultats de notre recherche montrent qu'il serait réducteur de ne voir que cette dimension de leur rapport à la rue, qui comporte également un potentiel de reconnaissance plus satisfaisant que celui qu'ils ont connu antérieurement.

En effet, notre recherche montre qu'au cours de leur vie de rue, ces jeunes ont investi des contextes relationnels dans lesquels ils ont trouvé plus ou moins de reconnaissance et qui leur ont permis d'envisager le passage progressif à une position autre que celle de jeune de la rue. Ils ont progressivement opéré ce que nous avons appelé un processus de repositionnement identitaire (Colombo, 2010a), c'est-à-dire un changement de leurs relations avec eux-mêmes, avec les autres et avec les lieux. Dans ce sens, sortir de la rue, c'est s'approprier une autre position identitaire que celle de jeune de la rue – celle de professionnel, de parent, d'adulte, etc. Ce repositionnement identitaire s'effectue à la fois en continuité et en rupture avec la position de jeune de la rue, puisqu'il s'agit à la fois de se différencier de cette position, tout en construisant à partir d'elle la nouvelle position. Quel sens prend l'intervention sociale dans un tel processus de repositionnement identitaire ? A-t-elle un rôle à jouer et, si oui, lequel ?

LES DÉFIS DE L'ACCOMPAGNEMENT DE LA SORTIE DE LA RUE

L'analyse des discours des jeunes sortis de la rue permet de dégager différents types de relations relatives aux contextes d'aide, parfois opposées ou ambivalentes, types qui seront illustrés ici par les trajectoires de deux jeunes rencontrés. En effet, selon leurs attentes de reconnaissance⁶, ils n'ont pas investi de la même façon les contextes relationnels d'aide avec des professionnels. Les différents sens qui leurs sont attribués par les jeunes posent des défis différents pour les accompagner dans leur processus de sortie de la rue. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous présentons ici deux défis pour l'intervention, propres à deux types de relation à l'intervention sociale qui nous ont semblé prépondérants dans

6. Nous n'avons pas la place d'approfondir ce point ici, mais nous avons analysé ailleurs comment les formes de relations parentales vécues durant l'enfance influencent les attentes de reconnaissance de jeunes rencontrés, non seulement à l'égard des intervenants, mais des adultes en général. Les formes de relations parentales vécues durant l'enfance sont apparues comme jouant un rôle plus déterminant dans l'explication de la diversité des attentes de reconnaissance que, par exemple, l'origine sociale des jeunes ou les moyens économiques des parents (Colombo, 2011).

les trajectoires des jeunes rencontrés⁷. Cette analyse permet de présenter un troisième défi, transversal, qui questionne la place accordée aux jeunes dans les différentes formes d'accompagnement de leur sortie de la rue.

*Décrypter la demande d'aide à travers la revendication
d'autonomie*

Ayant vécu des relations difficiles avec les adultes durant leur enfance, la plupart des jeunes rencontrés ont tendance à fuir l'autorité de ceux-ci, à s'en méfier ou à se débrouiller sans leur aide. C'est le cas de Marie-Jo, qui a vécu dans la rue à Vancouver et à Montréal durant six ans. C'est à 11 ans qu'elle a fugué pour aller dans la rue, après avoir connu plusieurs placements, qui ont débuté lorsque sa mère a été internée à la suite d'une tentative d'assassinat de ses enfants. Son père, amant d'une nuit de sa mère, n'a quant à lui jamais rempli son rôle paternel. Dans la rue, elle a investi de façon importante son groupe de pairs, qu'elle considérait comme sa « vraie » famille. Les personnes qui ont été les plus significatives pour elle dans la rue étaient donc des pairs et non des adultes, et encore moins des professionnels.

En effet, comme d'autres jeunes, particulièrement ceux ayant été abandonnés très jeunes par leurs parents, elle manifestait beaucoup de résistance à investir des relations avec des adultes, et notamment des professionnels, qui lui semblaient incapables de l'aider à s'approprier une position identitaire autonome. Parazelli (2002 : 272) explique qu'en raison de leurs expériences de non-reconnaissance des adultes vécues durant leur enfance, les jeunes de la rue de Montréal sont amenés à développer ce qu'il appelle un « imaginaire d'autonomie naturelle ». Selon cet imaginaire, l'autonomie pourrait s'acquérir sans l'aide des adultes, de façon presque naturelle, à travers notamment le groupe de pairs et les relations horizontales développées dans la rue. L'expérience de Marie-Jo montre que cet imaginaire les pousse à privilégier des relations d'aide entre eux, « prenant soin » les uns des autres (selon ses termes), plutôt que de faire appel à des intervenants professionnels.

D'avoir trippé de même avec ces amis, des groupes forts comme ça, qui se tenaient. Au même titre que c'était angoissant pis étouffant à certains moments, c'est, peu importe ce qui t'arrive, tout le monde est là. C'est fort. (Marie-Jo, 28 ans, sortie depuis douze ans.)

Néanmoins, la trajectoire de cette jeune femme montre que les professionnels de l'aide ne sont pas complètement absents de son expérience de la rue et de sa sortie. Bien qu'elle ne garde pas un bon souvenir de toutes les relations d'aide professionnelle dont elle a pu bénéficier, il n'en reste pas moins qu'elle y

7. Il s'agit d'idéaux-types de relations à l'intervention qui peuvent être considérés comme les deux pôles d'un continuum sur lequel se répartissent les 24 jeunes rencontrés.

a fait appel, ce qui révèle qu'elle percevait dans ces relations un certain potentiel de reconnaissance.

Ayant dû très jeune assurer sa survie toute seule, elle n'attendait pas des adultes qu'ils la prennent en charge, mais plutôt qu'ils reconnaissent son potentiel d'autonomie et l'accompagnent dans ses efforts pour s'approprier une position d'adulte indépendant. Paradoxalement, elle attendait des adultes qu'ils reconnaissent, notamment, sa capacité à se débrouiller sans l'aide des adultes ! En même temps, l'analyse de ses propos révèle un grand besoin de sécurité affective, allant parfois jusqu'à la tendance à la fusion rassurante (pour éviter un nouvel abandon), qu'elle attendait qu'on reconnaisse également, comme nous allons le voir.

Ce sont ces attentes de reconnaissance qu'elle révèle, en parlant du sentiment de non-reconnaissance qu'elle retient de sa relation avec les intervenants du centre de désintoxication fermé où elle a passé deux ans, de 17 à 19 ans, après plusieurs années de consommation de drogues par intraveineuse. Plutôt que de reconnaître son propre bricolage identitaire et le sens qu'elle attribuait à son parcours et à ses pratiques associées à la rue, il lui semble que les intervenants essayaient de lui imposer leur propre interprétation de son vécu. Elle explique que le fait que les personnes, les lieux et les pratiques qui faisaient sens pour elle ne soient pas pris en compte dans la relation d'aide l'a déstabilisée, plutôt que de l'aider à s'approprier une nouvelle position sociale : « Et en désintox, on a essayé de me faire considérer que [ce que j'avais vécu dans mon enfance,] c'était extrêmement violent. [...] on a vraiment problématisé des choses qui pour moi n'étaient pas problématiques au départ. »

Ce n'est pas le fait qu'on essaie de susciter son intérêt pour d'autres activités qui l'a dérangée, mais plutôt le fait qu'on ne reconnaisse pas la satisfaction et le plaisir qu'elle pouvait éprouver dans ces pratiques, comme la toxicomanie par exemple, ou l'importance de la reconnaissance affective de ses pairs. Alors qu'à travers ses pratiques, elle cherchait à affirmer sa capacité à se prendre en charge de façon autonome, c'est le contraire que les intervenants lui reconnaissent, à travers une attitude qu'elle qualifie de « compassion », en les attribuant à son immaturité ou en la considérant comme une victime. L'enfermement contribuait à ce sentiment, lui donnant l'impression que les intervenants ne faisaient pas confiance à sa capacité à s'en sortir dans le milieu même de la rue et aux ressources de ce milieu. En outre, à travers ce qu'elle appelle la « standardisation » de son parcours, elle se sentait niée dans ses efforts personnels de construction identitaire et d'appropriation d'une position identitaire singulière.

Pis j'ai beaucoup plus d'intervenants qui me marquent [négativement] que d'intervenants qui m'ont aidée. Énormément. La non-reconnaissance, là, tsé. Ce qui est très difficile, c'est qu'il y a tout le temps une négation : « Ben non, c'est pas comme ça que ça se passe. » C'est comme, ayoye, moi, c'est comme ça

que je le vis, y a-tu quelqu'un qui va reconnaître ça à un moment donné, tsé?
 [...] Mets-toi dans le moment présent, pis vis des choses avec moi, c'est tout ce
 que je te demande! (Marie-Jo, 28 ans, sortie depuis douze ans.)

Dans ce cas, l'accompagnement social, même s'il fait l'objet d'une apparente résistance associée à une revendication d'autonomie, peut revêtir un sens aux yeux de ces jeunes. Marie-Jo, qui combinait au moment de l'entrevue des responsabilités de mère de famille, un emploi d'intervenante sociale et des études universitaires, explique que la difficulté rencontrée dans ses efforts de sortie de la rue était de parvenir à s'approprier une nouvelle position identitaire sans donner l'impression à ses pairs de les trahir et sans perdre leur reconnaissance affective : « Pis mes deux premières années avec [mon conjoint], il me ramassait à la petite cuiller. Parce que chaque fois que j'étais confrontée à un jugement par une de ces personnes qui faisaient partie de mon groupe, je remettais tout mon processus en question. »

Mais la redéfinition de relations aussi fortes, jusqu'à devenir étouffantes, n'est pas aisée à accomplir toute seule. Il nous semble que dans des cas comme celui de Marie-Jo, le défi pour l'intervention sociale est de dépasser une apparente absence de demande ou une résistance à investir les relations avec des intervenants pour reconnaître à la fois le sens que ces jeunes attribuent à leur vie de rue et aux pratiques et relations qu'ils y ont développées, et leur capacité à se réaliser différemment, afin de permettre un accompagnement qui ne renie pas cette expérience, mais les aide à construire leur sortie de la rue à partir d'elle.

Reconnaître le potentiel d'autonomie malgré la relation d'aide

Dans d'autres cas, la relation d'aide est tellement investie par les jeunes enquêtés que leur appropriation d'une position autonome semble difficilement réalisable. C'est par exemple le cas de Pascale, qui a grandi dans une famille aisée, entre les violences d'un père alcoolique et le rejet d'une mère dont elle ne parvient jamais à satisfaire les attentes et qui l'ignore dans l'espace public de peur que son style punk ne nuise à sa carrière. Après de multiples placements et traitements, notamment à la suite de problèmes d'alcoolisme et une tentative de suicide, elle a fugué dans la rue à Montréal. Durant les neuf ans de sa vie de rue, elle a développé des pratiques de mendicité ainsi que de vente et de consommation de drogues. À 20 ans, elle est arrêtée pour trafic de drogues et elle bénéficie d'une peine alternative à l'emprisonnement qui l'oblige à s'installer dans un appartement financé par son père. Au moment de l'entrevue, elle vit toujours dans cet appartement, qu'elle considère toutefois comme une « cage », et elle retourne encore régulièrement au centre-ville afin de pouvoir « respirer ». S'étant vu attribuer un diagnostic de troubles de la personnalité limite (*borderline*), elle bénéficie d'une rente d'assurance pour invalides qui la dispense de travailler.

Elle explique qu'elle a toujours été prise en charge par des adultes et particulièrement par des professionnels. Même sa sortie de la rue s'inscrit dans un processus de conformité aux attentes parentales et sociales, comme s'il s'agissait de la contrepartie nécessaire aux aides reçues : « Je le fais pour mon père, le temps qu'il est là, parce que lui, il m'aide ». Elle conserve son appartement moins parce qu'elle se l'est approprié et se reconnaît dans cette nouvelle position de « locataire », que pour être reconnue socialement comme « normale » et parce qu'elle se sent redevable envers son père qui l'aide à le financer et s'occupe d'elle. En effet, depuis qu'elle est sortie de la rue, elle a l'impression que ce dernier, se sentant coupable de ce qu'il lui a fait subir durant son enfance, « essaie de se rattraper ». Il la considère comme malade, voire « handicapée » et se sent responsable de sa prise en charge.

La relation de prise en charge lui semble être le seul moyen d'obtenir une reconnaissance affective et sociale. Sur le plan affectif, la compassion de son père lui semble être la seule alternative à la relation de rejet qu'ils avaient lorsqu'elle était enfant. Même si elle ne se reconnaît pas complètement dans l'image de « handicapée » que lui renvoie son père, elle se sent exister de manière plus satisfaisante à ses yeux que lorsqu'il la considérait comme « un déchet » (selon ses termes). Elle explique qu'elle essaie de s'affirmer en lui montrant qu'elle n'est pas si malade que cela et qu'elle est capable de cuisiner, par exemple :

Handicapée, mettons qu'il exagère, des fois il prend des gros mots, je trouve, là. Mais oui, il a raison sur certains points, que je peux pas travailler quarante heures [...]. Pis c'est ça, on essaie d'équilibrer les choses un peu. Je le vois une fois, si c'est pas deux, par semaine, plus souvent deux fois maintenant. Avant, on mangeait tout le temps au restaurant. Là, astheure, j'aime mieux ça lui faire des petites affaires. Il aime ça, des sandwiches, aujourd'hui, il voulait un *grilled cheese*, fait que je lui ai fait un *grilled cheese*, pis il l'a super gros aimé. (Pascale, 25 ans, sortie depuis cinq ans.)

Au niveau social, l'inscription à l'assurance invalidité lui assure la reconnaissance sociale qui lui semble hors de portée par le biais d'un emploi. Comme l'a également constaté Messu en analysant des trajectoires d'assistance sociale en France (1991), la reconnaissance du droit à des prestations sociales lui attribue une place légitime en dehors du marché du travail, sans pour autant signifier une exclusion sociale, puisqu'elle accède alors au statut d'« assistée ».

Or, l'investissement d'une relation d'aide sur le modèle de la prise en charge ne peut être qu'ambigu. En effet, la reconnaissance reçue ne peut être que partielle, puisque, comme le montre Karsz (2004), la prise en charge considère les individus dans leur fragilité, leur défaillance, puisqu'il s'agit de prendre en charge pour restaurer un manque. Ces individus « ne le sont pas à part entière », parce ce sont « des personnes dont l'épanouissement humain est entravé par leurs conditions d'existence et/ou par leurs configurations psychiques » (Karsz, 2004 : 107). Pascale considère les prises en charge affective et sociale dont elle

bénéficie comme une reconnaissance des difficultés auxquelles elle fait face, ainsi que la part de responsabilité des adultes ou de la société dans ces difficultés. Or, sa propre capacité à s'approprier une position identitaire autonome et de se prendre en charge elle-même est niée. Son appropriation de la rue et les pratiques qu'elle y a développées sont réduites à un incident problématique ou malheureux, plutôt que d'être comprises comme des efforts d'affirmation de soi. Même sortie de la rue, sa position de dépendance face aux adultes l'empêche de s'imaginer un jour autonome, alors qu'elle ne se voit pas être prise en charge toute sa vie : « À cinquante-cinq ans, je vais être placée, ça me tente pas. Je le sais que je vais finir placée quelque part, parce que mon père sera plus là pour prendre soin de moi. »

Elle se dit prête à se conformer à un projet de sortie de la rue défini socialement ou par son père, parce qu'il lui semble la seule manière d'être reconnue comme « normale », mais elle se sent encore très attirée par la rue, où elle se sent reconnue pour ce qu'elle est. Les seuls moments où elle se sent bien dans son appartement sont ceux qu'elle partage avec son amie, dans une relation de couple toutefois irrégulière et fragile. Comme si l'installation dans un logement stable, au départ subie, pouvait être investie de sens lorsqu'elle s'inscrit dans un projet de couple dans lequel elle se sent reconnue.

En se pliant aux conditions de la prise en charge, la reconnaissance obtenue l'est au prix d'une certaine négation de soi, ne lui permettant pas d'exister par elle-même et pour elle-même, et rendant difficile l'appropriation d'une position identitaire autonome. À l'approche de ses 25 ans, âge marquant la fin de plusieurs prises en charge dont elle bénéficiait, elle est angoissée par la perspective d'être livrée à elle-même.

Mais là, moi, plus être « dans le réseau », comme certains intervenants disent, je vais être, tsé, mon image dans le lac, pis je sais pas nager. Je vais être laissée à moi-même, ça va être terrible. J'ai toujours été prise en charge par d'autre monde que mes parents. J'ai toujours eu l'impression d'avoir toutes sortes de thérapeutes qui m'ont élevé, qui m'ont dit : « Fais pas ci, fais pas ça. » (Pascale, 25 ans, sortie depuis cinq ans.)

Dans des cas illustrés ici par l'exemple de Pascale, il nous semble que le défi de l'accompagnement de la sortie de la rue est moins de construire une relation d'aide à partir d'une revendication d'autonomie que de reconnaître le potentiel d'autonomie malgré la demande de prise en charge.

LE DÉFI DE LA PRISE EN COMPTE

Les exemples de Marie-Jo et de Pascale montrent que les jeunes en marge n'investissent pas tous la relation d'aide de la même manière, selon leurs attentes de reconnaissance. Certains jeunes, surtout ceux ayant vécu des relations paren-

tales marquées par l'abandon ou le contrôle⁸, ont tendance à se méfier des adultes, préférant assurer leur prise en charge seuls ou entre pairs. D'autres sont plutôt demandeurs d'aide, surtout ceux qui ont vécu des relations parentales caractérisées par la négation ou l'incohérence. Ils sont en quête de reconnaissance affective et sociale qui peut donner sens à des relations d'aide, mais parfois au prix d'une négation de leurs désirs de réalisation personnels.

Dans le premier cas, le risque pour l'intervention est de survaloriser les ressources de ces jeunes, occultant la part non négligeable de souffrances et de mépris qui peut se jouer dans la rue. Si ces jeunes ont effectivement développé une importante capacité à se prendre en charge de façon autonome et ont su trouver du soutien auprès de leurs pairs de rue, il n'en reste pas moins que les pratiques souvent très risquées qu'ils développent dans la rue témoignent de l'ambivalence et de la fragilité de leurs efforts de construction identitaire, comme le laissent entendre les propos de ce jeune enquêté: «Ben dans le fond, le monde qui se gèle⁹, c'est parce qu'on est trop sensibles.» (David, 31 ans, sorti depuis quatre ans.) Par ailleurs, lorsqu'ils décident de sortir de la rue, ces jeunes se retrouvent dans une relation paradoxale avec leur groupe de pairs, qui constitue une ressource majeure pour eux, mais qui comporte aussi le risque de les maintenir enfermés dans une position de jeune de la rue, puisque c'est ainsi que leurs pairs les reconnaissent: «Pour moi, la vraie sortie, c'était de couper cette relation de dépendance-là. Pas de dépendance à la drogue, dépendance à mes pairs. [...] c'est fou cette relation-là qui était étouffante, t'arrives pas à te réaliser autrement.» (Marie-Jo, 28 ans, sortie depuis douze ans.)

Le délicat rôle des intervenants est donc de ne pas nier la revendication d'autonomie de ces jeunes, mais d'éviter le piège de l'interpréter comme une absence de besoin d'aide. Chercher à comprendre les raisons de leur résistance à investir la relation d'aide avec des professionnels peut révéler une demande d'aide paradoxale ou adressée à d'autres¹⁰, qui, si elle est mise au jour, peut servir de base pour l'accompagnement.

Dans le deuxième cas, le risque est de tomber dans le piège de la prise en charge, qui reconnaît les jeunes dans leur seule caractéristique de faiblesse ou de manque, rendant difficile leur appropriation d'une position identitaire satisfaisante, comme dans le cas de Pascale, qui arrive difficilement à s'identifier à une position autonome hors de la rue.

8. Les jeunes ayant vécu des relations parentales d'abandon ou de contrôle représentent, pour chaque groupe, environ un quart de l'échantillon, soit environ la moitié pour les deux groupes.

9. Les jeunes québécois utilisent l'expression «se geler» pour parler de leurs pratiques de toxicomanie.

10. Par exemple, Gilbert (2004: 276) analyse que, parfois, la résistance des jeunes itinérants à investir des relations avec des adultes, et notamment avec des professionnels de la relation d'aide, peut s'expliquer par la persistance (plus ou moins consciente) d'un espoir d'aide de la part des parents.

Afin d'éviter ces deux types de risque, celui de «ne rien faire» et celui de «faire à la place de», la solution de «faire avec» proposée par Karsz (2004) nous semble pouvoir être une voie pertinente pour l'intervention auprès de ces jeunes. Une relation d'aide caractérisée par la logique que cet auteur nomme la «prise en compte» place l'intervenant non pas en position de «donner» une place aux jeunes, mais «de reconnaître – s'il l'ose! – celle que les sujets occupent déjà» (Karsz, 2004: 112). Il ne s'agit ni de leur accorder une part trop importante dans la construction de leur sortie de la rue, ni de les «sortir de la rue» en leur attribuant une nouvelle position à laquelle ils ne pourraient pas accéder tout seuls, mais de reconnaître leurs efforts et de les y accompagner, efforts parfois ambigus pour s'approprier une position sociale et identitaire singulière. Dans cette perspective, les adultes, et plus particulièrement les professionnels de la relation d'aide, peuvent jouer un rôle de «passeurs» (Jeffrey, 2005), permettant de faciliter un repositionnement identitaire que ces jeunes ont commencé à bricoler, à partir de leurs expériences dans la rue et avant la rue.

Dans ce sens, cet accompagnement ne peut être décidé d'avance; il est à construire avec les jeunes, en tenant compte de leurs trajectoires et de leurs représentations de la sortie de la rue. Pour certains, sortir de la rue, c'est «être normal», «fonctionnel», alors que pour d'autres, c'est «réussir» ou «être autonome» (Colombo, 2010a). C'est ce qui peut expliquer que les jeunes n'investissent pas tous de la même manière les relations d'aide, ni les mêmes formes d'aide.

L'analyse des trajectoires des jeunes sortis de la rue permet néanmoins, à nouveau sans prétendre à l'exhaustivité, de dégager des conditions qui se retrouvent dans les différentes trajectoires et qui favorisent l'investissement de relations d'aide par ces jeunes.

LES CONDITIONS DE L'ACCOMPAGNEMENT DE LA SORTIE

La prise en compte de la place occupée par les jeunes en processus de repositionnement identitaire est complexe parce qu'elle suppose de reconnaître à la fois la position de «jeune de la rue», qu'ils occupent encore, mais à laquelle ils s'identifient de moins en moins, et une position qu'ils pensent pouvoir être reconnue comme «normale», qu'ils n'occupent pas encore, mais à laquelle ils aspirent (Colombo, 2010b). Elle suppose également de prendre en compte la nature paradoxale de leurs relations aux autres: entre affirmation et négation de soi pour les uns, entre dépendance et indépendance pour les autres, ou, pour d'autres encore, entre liberté et captivité. La reconnaissance de la nature paradoxale de la position occupée par ces jeunes est donc la première condition qui favorise leur investissement d'une relation d'aide.

La prise en compte d'une position paradoxale

Pour qu'un programme d'intervention puisse revêtir un sens pour ces jeunes, il est nécessaire que ce programme leur semble à même de reconnaître les ressources qu'ils ont pu développer dans la rue, tout en les aidant à s'en servir pour construire leur nouvelle position identitaire. Lorsqu'ils parlent des programmes d'intervention qui ont joué un rôle significatif dans leur sortie de la rue, les jeunes rencontrés expliquent qu'on y reconnaissait les compétences qu'ils avaient développées dans la rue, que ce soit leur connaissance du milieu, leurs compétences relationnelles (écoute, empathie, compréhension) ou encore les talents artistiques qu'ils avaient pu y élaborer. Comme le montrent Hurtubise, Roy et Bellot (2003) dans une recherche auprès de personnes vivant dans la rue à Montréal, un certain nombre de compétences acquises au cours d'une expérience marginale peuvent être directement transférées dans une activité professionnelle. Nous avons pu constater que les projets d'insertion les plus significatifs pour les jeunes rencontrés sont ceux qui leur ont permis de tester en quelque sorte la « transférabilité » de leurs intérêts et de leurs valeurs, ainsi que des compétences qu'ils ont acquises dans la rue et leur valeur sociale et professionnelle. En disant avoir choisi un programme axé sur l'intervention (le programme d'intervention par les pairs), puis, par la suite, le métier de travailleuse de rue « parce que je pensais que c'était la seule chose que je pouvais faire », Marie-Jo pointe ses compétences acquises du point de vue de la connaissance du milieu de la rue et des réalités des jeunes qui se l'approprient, ainsi que le fait qu'elle ait souvent joué, lorsqu'elle était dans la rue, un rôle d'aide vis-à-vis de ses pairs : « On m'appelait beaucoup, dans ce groupe-là, la « mère poule » : je m'occupais de tout le monde. »

L'analyse montre que l'une des conditions qui favorisent l'investissement de contextes relationnels d'intervention par les jeunes en processus de repositionnement identitaire est la reconnaissance de la situation « d'entre-deux » qu'ils vivent. Il s'agit de donner un sens aux bricolages identitaires et aux ressources développées dans la rue, afin de renforcer les moyens qu'ils se sont donnés pour s'approprier une position hors de la rue. En d'autres termes, il s'agit de les accompagner dans l'entreprise paradoxale d'identification et de désidentification à la fois. En ce sens, l'intervention peut constituer un espace qui a quelque chose à voir avec « l'aire transitionnelle » de Winnicott (2004). Cet auteur explique que tout individu a besoin de pouvoir s'approprier une aire (un objet, un espace ou encore un contexte relationnel) qui lui permet de se distinguer du monde extérieur tout en s'y identifiant. Il s'agit d'une « aire intermédiaire d'expérience » à laquelle contribuent simultanément la réalité intérieure et la vie extérieure » (Winnicott, 2004 : 30).

Selon Winnicott, la dimension transitionnelle de cette aire repose sur trois conditions, qui facilitent l'appropriation d'une position identitaire. Il s'agit de la

confiance et de la fiabilité des acteurs présents, de la réciprocité des relations et du potentiel d'indétermination des règles du jeu. Nous allons voir maintenant que ces trois conditions se retrouvent dans les raisons avancées par les jeunes rencontrés pour expliquer pourquoi ils ont été attirés ou non par des relations d'intervention sociale.

La confiance et la fiabilité des acteurs de la relation d'aide

L'expérimentation de nouvelles positions et de nouveaux rôles qui a lieu lors de la sortie de la rue est facilitée si elle peut se dérouler dans un contexte relationnel caractérisé par la confiance et la fiabilité des relations. La confiance renvoie au fait de pouvoir s'investir de manière authentique dans la relation, sans devoir présenter une image de soi qui soit soumise aux attentes de reconnaissance sociale – que celles-ci soient présumées ou réelles. Par exemple, plusieurs jeunes expliquent avoir dû modifier leur curriculum vitae lorsqu'ils ont postulé pour des emplois sur le marché du travail, de peur d'être discriminés en raison de leur vécu. L'impossibilité de pouvoir donner un sens positif à leur expérience de rue rendait difficile l'appropriation d'une nouvelle position identitaire qui se situe en continuité avec celle-ci.

Cette confiance va de pair avec la fiabilité de la relation, c'est-à-dire l'assurance que cette exposition de soi ne mettra pas en péril la relation. Un jeune explique que c'est lorsqu'il s'est rendu compte que son parrain des Narcotiques anonymes¹¹ l'acceptait tel qu'il était, malgré ses défauts, qu'il a pu lui faire confiance et investir cette relation d'aide.

J'étais le pire des êtres humains dans mon livre à moi. Mais c'est ça, il m'a accueilli comme j'étais, il m'a accueilli inconditionnellement, après tout lui avoir déballé mes défauts... C'est à partir de là que le lien de confiance s'est créé, parce que moi, quand je partageais, je lui faisais pas confiance. (Frédéric, 28 ans, sorti depuis quatre ans.)

En d'autres termes, un contexte relationnel d'aide caractérisé par la confiance et la fiabilité de relations offre aux jeunes la possibilité d'être reconnus dans leurs efforts de repositionnement identitaire. Pour certains, le milieu de la rue leur apparaît le seul espace possible pour s'approprier une nouvelle position identitaire, à travers des programmes comme celui de l'intervention par les pairs (Bellot *et al.*, 2010) par exemple, ou en s'intégrant au marché du travail à travers un emploi dans l'intervention sociale. Ce milieu leur apparaît sécurisant et fiable, parce qu'ils en connaissent les codes et les repères, et qu'ils y ont déjà des relations établies qui facilitent la confiance, comme dans le cas de Marie-Jo :

11. Groupe d'entraide entre personnes dépendantes des drogues désireuses d'arrêter leur consommation.

Interviewer (I) : Pourquoi tu pensais que c'était la seule chose que tu pouvais faire, l'intervention ? Qu'est-ce qui te faisait penser ça ?

Répondant (R) : Ben, je pensais pas que c'était la seule chose que je pourrais faire toute ma vie. En fait, j'espérais pas. Mais j'avais pas encore découvert ce que moi, je voulais faire.

I : Ça fait que tu penses que tu t'es dirigée vers l'intervention parce que c'était un milieu que tu connaissais ?

R : Complètement. Pis aussi parce qu'à ce moment-là, ça m'appelait aussi. (Marie-Jo, 28 ans, sortie depuis douze ans.)

D'autres, par contre, recherchent la confiance de personnes hors de la rue (voisine, marraine, beaux-parents, collègues de travail, employeur, etc.), leur permettant d'être reconnus et de se reconnaître dans une position autre que celle de jeune de la rue.

La réciprocité des relations

Le potentiel de réciprocité de la relation d'aide est une autre caractéristique mentionnée comme significative par les jeunes rencontrés. C'est-à-dire, toujours en s'inspirant de Winnicott, que cette relation doit pouvoir faire l'objet d'une appropriation mutuelle du jeune et de l'intervenant. Néanmoins, selon leurs attentes de reconnaissance, les jeunes n'attendent pas la même réciprocité de ces contextes relationnels. Par exemple, pour un jeune cherchant à être reconnu dans sa différence, la réciprocité est permise par la liberté de s'approprier mutuellement la relation à partir d'une position marginale, sans que l'adulte juge sa façon de s'affirmer.

[C'était un] travailleur de rue. Travailleur de rue délinquant, tsé, je fumais du pot avec, fallait pas que personne le sache, sinon... Il m'en a même déjà vendu un, tsé ! Il est plein de *tatoos*, c'est un petit délinquant, punk pas mal... (Laurent, 25 ans, sorti depuis deux ans.)

Pour les jeunes en quête de cohérence identitaire, l'écoute, la compréhension et la reconnaissance de leurs efforts manifestées par les adultes, et notamment les professionnels, témoignent à leurs yeux d'un investissement authentique et réciproque dans la relation d'aide, leur permettant d'obtenir la confirmation de leurs efforts de repositionnement identitaire. Un jeune explique cette réciprocité en opposant la relation qu'il entretient avec un prêtre qui l'a aidé lors de sa sortie avec celle qu'il entretiendrait avec un mur.

Je sais pas, parce qu'il a un don d'écoute. Je pourrais bien parler au mur, mais si je me sens pas écouté, ça servirait à rien. Je me sens écouté, je me sens compris. Je sens qu'à chaque fois qu'il me voit, si je vais bien, il est fier de moi. C'est important d'avoir quelqu'un que ça se voit, tsé, ça se voit dans la face à quelqu'un : « Tsé, je suis fier de toi. » (Vincent, 25 ans, sorti depuis deux ans.)

L'indétermination des règles du jeu

Enfin, les contextes relationnels d'aide qui ont été les plus significatifs pour les jeunes rencontrés étaient ceux dont le cadre leur laissait une marge de manœuvre pour « être et être trouvé » (Winnicott, 2004 : 90). En effet, le processus de repositionnement identitaire nécessite une marge de créativité leur permettant de s'approprier une nouvelle position identitaire, qui est encore à construire. Des règles du jeu trop rigides ou dictées d'avance réduisent cette marge de créativité et ne laissent que peu d'autonomie au jeune pour élaborer un nouveau rapport aux autres et à soi. C'est ce qui peut expliquer que plusieurs jeunes ont été attirés par des contextes relationnels d'aide informels, comme l'entraide proposée par la fraternité des Narcotiques anonymes, la paroisse du village ou encore l'aide individuelle d'adultes (plus ou moins) bienveillants (comme un *sugar daddy*¹² par exemple), plutôt que par l'aide proposée par des organismes d'aide aux jeunes de la rue, qui leur apparaissent comme trop réglementée.

Un jeune explique qu'il a expérimenté plusieurs types de relation d'aide avec des psychologues, des médecins ou des travailleurs sociaux, mais que celle dans laquelle il se sent le plus à l'aise est la relation d'aide qu'il entretient avec son parrain des Narcotiques anonymes. Il apprécie le caractère informel de cette relation, qu'il ne retrouve pas dans des relations qu'il associe à un contexte institutionnel et réglementé empêchant toute authenticité.

R: [Notre relation], c'est parrain-filleul : lui, il me conseille, pis il m'oriente, il me donne l'approbation. Je vais être honnête, moi, personnellement, j'aime mieux un parrain qu'un travailleur social. Parce que le parrain, lui, il dit les vraies affaires, pis on peut prendre un café ensemble, pis dire plein d'affaires.

I: Qu'est-ce qui fait qu'il dit les vraies affaires ?

R: Parce que c'est pas un psychologue, il a pas de code d'éthique. Il fait ce qu'il veut.

I: Tu penses que le code d'éthique, ça empêche de dire les vraies choses ?

R: Ben oui, ça met une barrière. Toi, t'es le client, pis l'autre, c'est le professionnel. Moi, j'aime pas ça, je veux rien savoir de ça. Toute ma vie, j'ai été placé dans les centres d'accueil, pis en hôpital psychiatrique avec des professionnels, je veux rien savoir. (Rachid, 25 ans, sorti depuis trois ans.)

Si Rachid semble exclure tout potentiel d'indétermination des règles du jeu dans une relation d'aide institutionnelle, d'autres jeunes mentionnent des relations d'aide avec des professionnels, où l'authenticité de la relation (une intervenante qui parlait « avec son cœur » ou un autre « qui se donnait à fond »)

12. Homme, souvent plus âgé, qui entretient un jeune homme en échange de ses faveurs sexuelles.

prenait le dessus sur le cadre formel, permettant à la fois une réciprocité des relations et un potentiel de créativité informel.

CONCLUSION

Considérer la sortie de la rue comme un processus de repositionnement identitaire pose la question de l'accompagnement de ce repositionnement. Alors que certains jeunes semblent compter essentiellement sur les prises en charge dont ils bénéficient pour s'approprier une position sociale et identitaire hors de la rue, d'autres revendiquent une autonomie qui les amène à se méfier de l'aide des adultes, dont l'aide de professionnels. Lorsqu'on s'intéresse au sens que les jeunes donnent eux-mêmes à leur expérience de la rue et de sortie de la rue, on comprend que le rapport différencié aux professionnels de la relation d'aide peut s'expliquer, notamment, par des attentes de reconnaissance différentes des jeunes de la part des intervenants.

Le défi pour l'accompagnement est alors de reconnaître les efforts de positionnement identitaire des jeunes à travers leur appropriation de la marge, tout en leur offrant les conditions permettant l'appropriation d'une nouvelle position identitaire, afin de les accompagner au mieux dans leur processus de sortie de la rue, à la fois en rupture et en continuité avec leur expérience de marginalité. Comme le dit Marie-Jo : « C'est une reconnaissance mutante, parce que si toi tu changes du jour au lendemain, la reconnaissance va changer du jour au lendemain. »

RÉSUMÉ | ABSTRACT

Comment comprendre que des programmes d'intervention aident certains jeunes à sortir de la marginalité, mais qu'ils ne représentent pas une aide significative pour d'autres? Comment expliquer que certains jeunes soient demandeurs d'une aide, alors que d'autres, apparemment dans la même situation, semblent fuir toute relation d'aide? À partir d'une recherche menée auprès de jeunes sortis de la rue, l'article montre que l'accompagnement de la sortie de la rue ne peut faire l'impasse sur le sens que les jeunes accordent à la relation d'aide, en fonction des attentes de reconnaissance qu'ils ont. Il propose de lire les enjeux qui se jouent aussi bien dans la demande que dans la non-demande d'aide sous leurs différentes formes, à la lumière des trajectoires spécifiques des jeunes.

Why do intervention programs help some young people get off the street, but make no significant difference in the lives of others? Why do some youths seek assistance, while others apparently in the same situation seem to flee any helping relationship? Based on an investigation of young people who managed to get off the street, this paper shows that social support to help exit street life cannot ignore the meaning that young people themselves attach to the helping relationship, given their expectations of recognition. It proposes interpreting the issues that underlie both the request and the non-request for assistance in their different forms, in the light of the specific paths the lives of these young people take.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BADAL, Clothilde. 2003. «Les preuves de l'existence de soi. La nouvelle croisade du sujet post-moderne», *Études*, 3, 3986 : 765-776.
- BELLOT, Céline, Jacinthe RIVARD et Elisabeth GREISSLER. 2010. «L'intervention par les pairs : un outil pour soutenir la sortie de la rue», *Criminologie*, 43, 1 : 171-198.
- COLOMBO, Annamaria. 2010a. «Sortir de la rue : une lutte pour la reconnaissance à l'heure de l'individualisme avancé. Analyse compréhensive des trajectoires de jeunes sortis de la rue à Montréal», *SociologieS*, [En ligne], Premiers textes, mis en ligne le 29 septembre 2010.
- COLOMBO, Annamaria. 2010b. «Entre la rue et l'après-rue : comment être à la fois dedans et dehors?», *Pensée plurielle*, 24, 2 : 79-88.
- COLOMBO, Annamaria. 2011. «Quelle place des figures adultes dans le passage à l'âge adulte des jeunes en difficulté? Le cas des jeunes sortis de la rue à Montréal», *Agora/Débats jeunesse*, 57 : 37-51.
- GILBERT, Sophie. 2004. *L'idéal du moi comme point de mire et le social en toile de fond : Une compréhension de la dynamique sociopsychique de l'itinérance des jeunes adultes*. Thèse de doctorat en psychologie. Montréal, Université du Québec à Montréal.
- JEFFREY, Denis. 2005. «Conduites à risque et rites de passage à l'adolescence», dans Denis JEFFREY, David LE BRETON et Jean-Jacques LÉVY (dir.). *Jeunesse à risque. Rite et passage*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval : 45-56.
- HEGEL, Georg W. F. 1969 [1805]. *La première philosophie de l'esprit*. Paris, PUF.
- HONNETH, Axel. 2000. *La lutte pour la reconnaissance*. Paris, Les éditions du Cerf.
- HURTUBISE, Roch, Shirley ROY et Céline BELLOT. 2003. «Youth Homelessness : the Street and Work - From Exclusion to Integration» dans Laurence ROULLEAU-BERGER. *Youth and Work in the Post-Industrial City of North America and Europe*. Leiden-Boston, Brill : 395-407.
- KARSZ, Saül. 2004. *Pourquoi le travail social? Définition, figure, clinique*. Paris, Dunod.
- LUSSIER, Véronique, Mario POIRIER, Robert LETENDRE, Pierre MICHAUD, Monique MORVAL, Sophie GILBERT et Anne PELLETIER. 2002. «La quête au cœur de l'absence : les réseaux relationnels de jeunes adultes itinérants», *Revue québécoise de psychologie*, 23, 3 : 79-103.
- MESSU, Michel. 1991. *Les assistés sociaux, Analyse identitaire d'un groupe social*. Toulouse, Privat.
- PARAZELLI, Michel. 2002. *La rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec.
- WINNICOTT, Donald W. 2004 [1971]. *Jeu et réalité. L'espace potentiel*. Paris, Gallimard.